

Trois critiques romands en question(s)

Autor(en): **Jobin, Thierry / Duplan, Antoine / Willemin, Dominique**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Films : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): - **(2002)**

Heft 2

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-931157>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



© Photos Lionel Deriaz

Mais... que fait la critique ?

Tour d'horizon de ses états d'âme et de service

Sujet polémique par excellence, la critique de cinéma n'en finit plus d'affronter ses démons. Entre l'héritage de la politique des auteurs, le militantisme des années 70, la défense de la culture nationale et la compromission au discours promotionnel... les contradictions abondent.

En guise d'invitation à la réflexion, *Films* esquisse un état des lieux riche en approches et points de vue, sans prétendre à l'exhaustivité. A commencer par un coup de projecteur sur la critique romande, avec une table ronde et des reflets du passé et du présent.

Mais aussi des regards du côté de la France et de la sphère anglo-saxonne, ainsi qu'une perspective sur ses mutations vers le genre subjectif de l'humour et le recul qu'offre la diffusion à la télévision...

Trois critiques romands en question(s)

Parmi les personnalités conviées par *Films* à une table ronde pour débattre de la critique de cinéma en Suisse romande, **Thierry Jobin** du *Temps*, **Antoine Duplan** de *L'Hebdo* et **Dominique Willemin**, journaliste à la Radio suisse romande et à la TSR, ont accepté de répondre à nos questions.

Propos recueillis par **Laurent Asséo** et **Bertrand Bacqué**

La critique a-t-elle été pour vous un but en soi ou un moyen de voir des films?

Thierry Jobin C'est assez vite devenu un but en soi. Dans la mesure où, dès l'âge de 11 ans, j'ai commencé à collectionner des articles sur le cinéma, toute ma famille me demandait à quel film il fallait voir. Dès lors, j'ai trouvé mon rôle: celui de passeur.

Antoine Duplan Pour moi, la critique a été plutôt un moyen et non un but. J'ai jamais le cinéma, mais j'ai jamais aussi écrire et raconter des histoires. Cependant, la notion de *go-between* entre un film et le public est aussi assez importante pour moi. Traduire l'image et le son en mots, cela m'a toujours plu, ainsi que partager mon enthousiasme. Mais je ne me suis jamais dit, à 12 ans, que je serais critique de cinéma.

Dominique Willemin Le but, pour moi, c'était d'aller voir un maximum de films et d'aller dans les festivals. C'est toujours le cas. Forcément, on a envie de partager ses goûts et d'aller plus loin dans sa vision du cinéma, ce qui implique de voir pas mal de films.

Vous appartenez à une génération de critiques qui succède à celle des années 70, marquée notamment par un discours politique sur le cinéma...

Dominique Willemin Dans les années 70, j'étais assez impliqué politiquement, mais j'ai toujours eu une grande méfiance vis-à-vis des discours idéologiques. J'aimais des films tels que «La classe ouvrière va au paradis» ou «L'affaire Mattei». Mais je trouvais aberrant d'aller au cinéma comme à la messe. J'aimais également les films de Sam Peckinpah, tels que «La horde sauvage», qui étaient mal vus par l'intelligentsia. Même si les avis étaient partagés, il y avait toujours des gens pour réduire les films à leur contenu politique. Mon attitude est à peu près restée la même: éprouver du plaisir, voir un maximum de films et puis, parfois, défendre des idées à travers un film.

Thierry Jobin Dans la mesure où j'ai découvert la critique en lisant les textes de François Truffaut, notamment son livre «Le plaisir des yeux», les années 70 n'ont pas existé pour moi. J'ai commencé à aimer le cinéma vers 1980, à l'époque de «Mad Max». Entre les *Cahiers du cinéma* des années 50-60 et la naissance de *Starfix*, il y avait, pour moi, comme un trou. J'étais vraiment écartelé entre ces deux influences, mais d'une manière très confortable. Bref, je n'ai pas été terrorisé par la critique des années 70.

Antoine Duplan Comme je suis venu au cinéma au début des années 70, je me suis pris ce terrorisme intellectuel en pleine figure. J'étais beaucoup plus intolérant à 17 ans que maintenant. Quand les copains allaient voir un James Bond, je les insultais et les méprisais. Nous, on allait voir «Psaume rouge» de Miklós Jancsó, puis on réfléchissait. En même temps, j'aspirais à quelque chose de plus merveilleux, j'avais un certain penchant pour les contes et légendes. L'âge venant, je me suis décomplexé au début des années 80 et j'ai pris plaisir à voir des films fantastiques, parfois de série Z. Mais j'ai toujours gardé un point de vue idéologique. Je déteste ces films français qui nous font croire qu'un ouvrier habite aux Champs-Élysées.

Quels sont vos critères pour juger un film?

Antoine Duplan Mon critère de base est l'honnêteté. Je déteste les menteurs qui font croire à des réalités qui n'existent pas.

Thierry Jobin Pour ma part, je ne supporte pas les «films à message». Je n'aime pas non plus ceux qui m'annoncent la couleur, comme les derniers Chatiliez, «Tanguy» par exemple. J'ai grandi avec des films souvent fauchés, des cinéastes méconnus, mais qui ont réussi à raconter des choses plus intéressantes sur le monde, plus subversives que ceux qui disent «faisons un film contre la société de consommation!» Ce type de discours m'agace, à moins que cela ne soit très bien fait, comme dans ▶



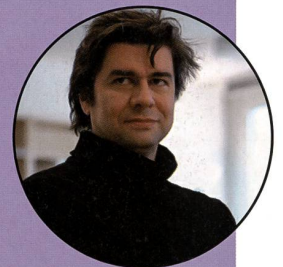
Nom, prénom:
Jobin, Thierry
Age:
32 ans
Média:

Le Temps depuis sa création en 1998, auparavant pigiste pour **Le Nouveau Quotidien** (1992-1998), **Le Journal du Jura** (1987-2000), **Fréquence Jura** (1986-1987), **L'Arc Jurassien Hebdo** (1990-1996), **Le Démocrate** (1986-1990)
Quel est votre genre, auteur ou film de chevet?

Genre: cinéma fantastique de toutes origines
Auteurs: Orson Welles, Howard Hawks, Alfred Hitchcock, Robert Aldrich, Clint Eastwood, John Carpenter... (oui, beaucoup d'Américains!) et disons Renoir et Truffaut.

Film: «La nuit du chasseur» («The Night of the Hunter») de Charles Laughton.

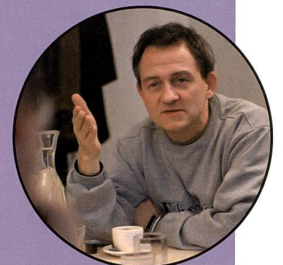
Votre film de l'année 2001?
«Mulholland Drive»
de David Lynch



Nom, prénom:
Duplan, Antoine
Age:
44 ans
Média:

L'Hebdo depuis 1981
Quel est votre genre, auteur ou film de chevet?

«Stalker» de Andreï Tarkovski.
Votre film de l'année 2001?
«Mulholland Drive»
de David Lynch



Nom, prénom:
Willemin, Dominique
Age:
47 ans
Média:

RSR, Couleur 3
(depuis 1987),
puis **RSR-Info** (depuis janvier 1999)
et **TSR-Zone Bleue** pour l'émission Cinémagie
(depuis septembre dernier).

Quel est votre genre, auteur ou film de chevet?

David Lynch (qui est à la fois genre, auteur et film de chevet!)

Votre film de l'année 2001?

New York, 11 septembre (vu à la télé...), «Mulholland Drive», «Apocalypse Now Redux» de Francis Ford Coppola et aussi «Storytelling» de Todd Solondz (ndlr: sort ce mois, voir critique p. 19)

le film de Laurent Cantet (ndlr: «L'emploi du temps»). Sinon, je préfère «Zombie» de George Romero!

Dominique Willemin Pour la télé, je vais tout voir. Ce qui n'est pas mal, car cela m'oblige à avoir du recul. Et l'on voit mieux ce qu'il y a de dérisoire dans tout cela. Le choix, on le fait après. Même si vous subodorez que «Harry Potter...» n'a aucun intérêt, vous irez quand même le voir, parce que vous devez écrire un article à ce sujet. Et vous raterez «La belle Uttara», qui est peut-être un grand film... C'est une situation aberrante!

Dominique Willemin, comment faire de la critique dans une émission de télévision telle que Cinéma?

En principe, je suis interdit de critique puisque, dans mon émission, je suis le narrateur. Il faut être un peu plus rusé: faire sentir aux gens que je n'ai pas aimé le film, mettre le doigt sur telle scène qui me paraît mauvaise, ce que la télé peut montrer puisque j'ai l'extrait du film. Selon moi, c'est plus efficace que toute critique.

N'y a-t-il pas de plus en plus confusion entre l'approche journalistique et l'approche critique dans le traitement de certains films, par exemple tels que «Harry Potter...» ?

Thierry Jobin Nous n'écrivons pas dans des magazines spécialisés, mais dans des médias généralistes. «Harry Potter...» existe, on doit en parler. C'est notre métier de traiter des phénomènes de société. Il y a une demande du public et de la rédaction. Mais, si on consacre deux pages à «Harry Potter...», on peut négocier pour consacrer trois pages au dernier Lynch, comme on l'a fait dans un des suppléments du *Temps*. D'autre part, nos lecteurs peuvent savoir ce que nous pensons de chacun des films à l'affiche, grâce au résumé publié, au tableau des étoiles, etc.

Quels sont les «risques» que vous pouvez encore prendre?

Antoine Duplan Prendre le risque de faire une page sur un film indien, quand on sait que le taux de lectorat va chuter et que l'on va à peine envoyer trente personnes le voir? Il y a un équilibre à trouver entre les films dont tout le monde parle et les œuvres plus rares. On ne peut pas ne pas parler d'«Harry Potter...»: les lecteurs ne comprendraient pas qu'on n'ait rien fait.

Dominique Willemin C'est comme si on était dans une dictature, il faut être rusé...

Thierry Jobin C'est bien cela. Pour moi, ne pas parler d'«Harry Potter...», ce serait à la limite de la faute professionnelle. Ce serait comme de ne pas parler du 11 septembre. Pour le cinéma en Suisse, l'arrivée d'«Harry

Potter...», c'est comme ces avions qui percutent les Twin Towers!

Vous sentez-vous libre d'exprimer votre jugement critique?

Dominique Willemin Totalement libre. Lors de visions de presse, cela m'est arrivé de dire à des gens de la Fox que leur film était de la merde.

Thierry Jobin On a une liberté totale et pour une bonne raison: pour les distributeurs, ce qu'il y a d'important, c'est qu'il y ait un article. C'est le volume consacré au film qui compte. Cela n'a aucune importance pour eux que l'on ait aimé ou non.

Antoine Duplan Tout à fait d'accord. Mais il y a aussi des pressions. Ce à quoi je fais surtout attention, c'est de bien décliner les interviews. Si on peut très bien dire à un distributeur que son produit n'est pas terrible, en revanche, lorsqu'on voit un réalisateur en face, on va atténuer nos critiques.

Thierry Jobin Concernant les entretiens, je dis a priori oui. Mais une fois que j'ai vu le film, il m'arrive, les deux tiers du temps, de les refuser.

Y a-t-il une spécificité de la critique romande par rapport à la presse française?

Thierry Jobin La critique romande est très différente de la critique française. En Suisse romande, on est trop peu nombreux pour qu'il y ait de la concurrence ou pour qu'on se batte. Il me semble aussi qu'il y a beaucoup plus de terrorisme dans la presse française. A la sortie des visions de presse à Paris, on voit toujours les mêmes groupes forger leur avis. En Suisse romande, quand on se voit pour les séances de presse, c'est très bon enfant.

La relation de la critique suisse romande au cinéma suisse apparaît comme le seul objet de véritable polémique...

Thierry Jobin Oui, le cinéma suisse réagit beaucoup par rapport à ce qu'on fait. C'est peut-être le dernier endroit où il se passe quelque chose.

Dominique Willemin A la radio, s'il y a un film – qu'il soit suisse ou pas – que je n'ai pas aimé, je me dis que d'autres peuvent l'aimer. Si le cinéaste défend bien son film, je me mets un peu en retrait. Si quelqu'un se défend mal et n'est pas crédible, je deviens plus impitoyable.

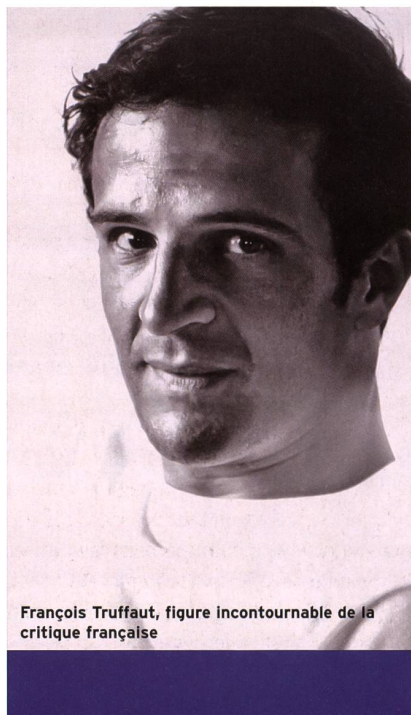
Antoine Duplan Il y a bien longtemps que je n'ai pas parlé d'un film suisse. Mais il est vrai qu'on risque plus souvent de croiser Reusser que Spielberg.

Thierry Jobin Mais ce type de rencontre se passe toujours bien. Contrairement aux critiques suisses alémaniques qui accordent une importance particulière aux films suisses, je préfères les mettre à pied d'égalité avec les autres. Par rapport au cinéma suisse, je ne sens qu'un seul rôle à jouer: celui de faire connaître des gens qui essaient de faire du cinéma autrement. Par exemple, le mouvement Doegmeli ou Xavier Ruiz. J'ai défendu son film «Neutre», car il essaie de casser le sacrosaint réseau suisse, cette toile de gens qui sont à la fois cinéastes, membres des commissions, intervenants à la télé, etc.

Antoine Duplan Je pense que j'ai un devoir par rapport au cinéma suisse. Si on ne parle pas des films suisses, ils n'existeront jamais. Ils n'ont pas Canal+ qui sort l'artillerie lourde à chaque sortie de film. Honnêtement, je pense que je mets la barre un peu plus bas. C'est humain. Parce que je connais ceux qui les font et parce que je sais que ces films ont un financement difficile.

Thierry Jobin Au niveau du public comme à l'intérieur du milieu cinématographique, il existe une espèce d'auto-flagellation constante sur ce qui se fait en Suisse. Les gens n'ont pas l'air d'aimer ce qu'ils font. Pour ma part, je reçois plus de lettres positives quand j'ai critiqué le festival de Soleure ou le film sur la Fête des vigneronns que quand j'ai dit que la Suisse avait toutes ses chances de gagner la Palme d'or avec Godard lors du dernier Festival de Cannes.

Antoine Duplan Cette auto-flagellation m'énerve. «La fête des vigneronns» n'est pas du Tarkovski, mais le film a le mérite d'exister. Le préjugé que j'entends chez mes collègues et dans le grand public m'exaspère. «Vollmond» («Pleine lune») de Fredi Murer ne m'ennuie pas une seconde. ■



François Truffaut, figure incontournable de la critique française